

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 AOUT 1894

## SOMMAIRE

TEXTE : Page d'histoire, par Benjamin Sulte.—La plume, par Henry Fève.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Mme Casimir Perier.—Les sources Saint-Léon.—Primes du mois de juillet : Listes des réclamants.—Dans les glaciers de l'Engadine (avec gravures), par Victor Tissot.—Nos gravures.—Poésie : Le point du jour, par Léon Lorrain.—Nouvelle : Une tache d'encre, par S. Boulés.—Fête nuptiale, par Aimée Fabrigue.—Old England.—Carnet de la cuisinière.—Galerie échiquienne (avec portrait) : M. O. Trempe, par un Pion.—Faits scientifiques : La glacière ; Les microbes dans le pain ; Vaccinations et revaccinations ; Photographie de l'électricité.—Le jeu d'Échecs.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : Portrait de Mme Casimir-Perier, femme du Président de la République Française.—Constantinople : Le tremblement de terre : Les habitants réfugiés dans les cimetières.—Le pont de la tour, à Londres.—A travers le Canada : Hôtel Saint-Léon : Vue de front ; Kiosque où se fait la mise en barrique de l'eau minérale ; La Rivière-du-Loup.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PAGE D'HISTOIRE



PERMETTEZ que je vous raconte la fondation de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Au tour de 1850 les esprits étaient préparés dans ce but ; on entendait beaucoup parler du cercle littéraire des Trois-Rivières (1844), de l'Institut de Québec (1848), et de l'Institut canadien de Montréal alors dans tout son éclat. En 1850, M. W. P. Lett fondait un club dramatique (anglais) à Bytown. Le collège Saint-Joseph se construisait (1851) — le goût de l'étude se répandait de plus en plus.

W. F. Powell, citoyen remuant, incommode aussi, avait organisé un cabinet de lecture dans une maison qui formait le coin des rues Sparks et Elgin, là où se trouvent à présent les bureaux du Pacifique. La première année, les charges d'officiers furent partagées entre Anglais et Français, mais en 1852, M. Powell demanda brutalement l'exclusion des Français ; il aurait été battu cependant, mais nos gens firent la séparation d'eux-mêmes. M. Jean Baptiste Turgeon (qui vit encore et se porte comme un charme) l'homme le plus énergique de cette époque parmi nos compatriotes de Bytown, s'adressant à M. Powell, lui dit :

— Nous sommes en état de faire mieux qu'un simple cabinet de lecture : nous allons fonder un institut qui durera plus longtemps que vous et moi. Votre cercle n'a pas pour un an d'existence, il est privé de l'appui des Canadiens !

En effet, établi le jour de la Saint-Jean-Baptiste

1852, l'Institut est encore florissant. Le cabinet de lecture de Powell n'a pas duré deux ans.

M. Turgeon, premier président de l'Institut, devint maire de la ville en 1853.

Si je ne me trompe, l'Institut a donné jusqu'à ce jour plus de quatre cents soirées publiques.

Le premier chemin de fer qui rattacha Bytown au reste du monde, fut celui de Prescott, en 1853. Le Grand-Tronc devant passer par Prescott pour relier Montréal avec Kingston et Toronto, il était naturel de l'amorcer au plus près possible. L'Institut donna un grand dîner en cette occasion et une soirée littéraire.

En 1854, Bytown devient ville d'Ottawa, avec une population de dix mille âmes, dont un tiers au moins de Canadiens-Français. Depuis 1830 jusqu'à ce jour, nous avons maintenant notre proportion du tiers et, sans les annexions de ces dernières années, nous compterions pour la moitié du tout.

Pour donner une existence légale à l'Institut, il fallait déposer sa constitution écrite au bureau d'enregistrement. Cette constitution, rédigée en français, fut refusée par le chef du bureau. C'était en 1856. M. Cartier était ministre, il exigea l'insertion du texte français et voilà comment cette pièce figure dans les registres de la ville et du comté de Carleton. Ce n'est pas vous ni moi qui pourrions faire insinuer un document français dans ces augustes archives ! L'horreur du français conserve ici toute son intensité.

L'Institut est notre foyer national. On s'y donne rendez-vous à tout propos. C'est là que nous concertons nos agissements. Les salles en sont toujours occupées. Même aux plus mauvais jours, nos gens lui sont restés fidèles. Incendié quatre ou cinq fois, l'Institut renaissait de ses cendres plus courageux et plus pimpant que jamais—par exemple, ce n'était pas sans de lourds sacrifices. Plus d'un Canadien d'Ottawa a dépensé deux ou trois cents piastres pour soutenir ou relever cette institution. On a vu les hommes de métier travailler gratuitement à réparer l'édifice embellir les salles, etc.

Cette note historique est venue sous ma plume au moment où j'allais vous décrire la délicieuse fête du 24 juin dernier à l'Institut, de sorte que, voulant parler du présent, je me suis perdu dans le passé—et j'ai mis un mois à vous faire parvenir mon manuscrit.

*Benjamin Sulte*

## LA PLUME



NCIEN style romain dessinant l'écriture sur la cire, plume légère comme la pensée, arrachée à l'aile de l'oiseau, rapide comme elle, petit bec de fer baveur d'encre qui trace sur la plaine blanche du papier les sillons noirs de l'idée, je suis l'outil enfantin et puissant, l'impondérable

et redoutable levier, manié entre deux doigts, avec lequel l'esprit humain soulève le monde, et je grave sur l'âme même des hommes en écrivant sur une feuille mince.

Jadis, j'avais la parole pour rivale, le verbe sonore des orateurs et des agitateurs qui soulevait la rumeur d'océan des foules et ne faisait battre qu'un seul cœur dans le peuple rassemblé au forum ; mon écriture débile était dédaignée et ignorée du plus grand nombre. L'homme parlait tout haut sa pensée, et les traditions de la sagesse comme celles de la haine passaient de bouche en bouche. Mes papyrus mystérieux n'étaient connus que de quelques érudits, et mon rôle modeste se réduisait à léguer aux générations à venir les

beautés créées par les poètes et le souvenir des faits accomplis.

Aujourd'hui, j'ai vaincu le verbe, et les hommes ne se parlent plus guère ; la vaine sonorité des sons ne peut lutter contre le petit signe aphone que je trace sur un morceau de chiffon éparé, et la voix du plus puissant n'est plus que la voix d'un insecte à côté de ma formidable télégraphie muette, car ce que j'écris s'entend au même moment d'un bout du monde à l'autre, et le petit crac-crac que je fais en griffant le papier retentit en même temps dans des milliers d'oreilles. Les machines Marinoni rendent omni-présente la pensée d'un homme, à l'égal de celle d'un dieu.

\* \*

Mais, si facile à manier, le premier venu peut se servir de moi et dispose de ma force, pour le mal comme pour le bien. Je chante sous les doigts des pétes et grince entre des mains grossières, mauvaises ou bienfaisantes, selon l'esprit qui médite ; ma trace légère, inspirée par le génie, est éternelle ou s'efface comme un charbonnage informe au premier souffle ; arme innocente et idéale de l'esprit, je deviens à l'occasion cœur et complice du poignard du fanatique ; comme l'enthousiasme et la bonté, j'inocule à volonté la haine et la colère ; je sers le despotisme et la révolte, et mes crachats d'encre sont parfois semblables aux taches de sang sur la main du meurtrier.

Aussi les hommes me détestent-ils autant qu'ils m'aiment, et on a peur de moi. Pour moi, petit instrument fragile de la pensée, on prépare, à la moindre alerte, les cachots mélodramatiques, le geôlier bourru secoue le tocsin de ses clefs, les terribles agents passent leurs doigts conquérants sur leurs moustaches crochues et me regardent de travers, les juges revêtent leurs robes sévères, les Chambres concentrent sur moi la désignation forcée de cinq cents index implacables, déjà, dans les ports, des steamers chauffent pour les relégations dans les exotismes pénitenciers dont on me menace, et il n'est pas jusqu'à moi-même qui, parfois, ne parle contre moi et ne me signale personnellement à la vindicte générale.

\* \*

Il en est ainsi depuis que les hommes se servent de moi pour s'exprimer. Souvent, on m'a promis une liberté qu'on m'a vite retirée, quelques violents ayant gâté tout de suite mes affaires ; et j'ai paru de nouveau, comme d'habitude, toute noire des crimes rouges des autres. En vain, ces temps-ci, me faisais-je toute modeste, sage et même édifiante, retenant jusqu'à mes ironies et évitant de caresser de mes barbes malicieuses le nez chatouilleur de nos dignitaires. Je me faisais toute petite. Et voilà qu'un assassin arrive, et que c'est encore à moi qu'on s'en prend.

Et je ne peux m'empêcher d'en sourire dans ma conscience humble de simple instrument, moi qui ne donne que l'expression de la pensée humaine et qu'on condamne comme la pensée elle-même et comme si on la supprimait en me brisant. Je ne suis, en effet, que ce que me font les hommes et, si je deviens quelquefois haineuse, c'est qu'ils le sont eux-mêmes.

\* \*

Noble ou cynique, telle qu'elle est, je traduis votre âme. Et c'est elle qu'il faudrait changer. Le silence qu'on m'impose ne prouve rien. La pensée, qui ne parle plus, agit. Et c'est encore moi, la bavarde, la moins dangereuse.

HENRY FÈVE.

Ne faites jamais couler les larmes : Dieu les compte.—Mme LAMBERT.

Il est naturel à l'homme de vaciller ; on les compte par milliers les Jérémies de salon et les Ezéchiels de journal.—FR COPPÉE.

L'esprit affiné, endiablé, vif et pénétrant de certaines femmes, est une arme devant laquelle nous ne saurions rester impunément.—E.-Z. MASSI-COTTE.